

Extrait du livre

**C'est toi vincent ?
Le jour et la nuit
La solitude de l'œuf
avant l'omelette**

Élie Pressmann

Cet ouvrage a été publié par
Les Impressions Nouvelles

Pour plus d'informations :
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Collection
LES IMPRESSIONS NOUVELLES-THÉÂTRE
dirigée par Christian Rullier

Cette collection est éditée avec le soutien de la SACD.

Ouvrage publié avec le concours de « Beaumarchais »



Cet ouvrage bénéficie du partenariat de AÉDD-Théâtre
(Association d'Écrivains pour la Diffusion
et la Distribution du Livre de Théâtre)

La représentation des pièces de théâtre est soumise
à l'autorisation de l'auteur ou de ses ayants droit.
Avant le début des répétitions, une demande d'autorisation
devra être déposée auprès de la SACD.

Couverture : Peintures © Xavier Combes
Graphisme : Millefeuille

ÉLIE PRESSMANN

C'EST TOI VINCENT ?

LE JOUR ET LA NUIT

LA SOLITUDE DE L'ŒUF AVANT L'OMELETTE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

L'INTÉGRALE PRESSMANN

La composition et l'ordre des volumes ont été établis en concertation
avec l'auteur.

Les Volumes

Tome 1

Vlan !

Quel temps est-il ?
Parlez-moi d'amour...

Tome 2

L'Autre, ou le jardin oublié
De la fuite dans les idées
Alex & Bobby

Tome 3

C'est toi Vincent ?
Le Jour et la Nuit
La Solitude de l'œuf avant l'omelette

Tome 4

L'oisellerie
La Chasse
Sombre Claire
Mon Émile

+

Appendice des recettes gastronomiques de l'auteur
(Parution : Janvier 2007)

PRÉFACE

C'est toi Vincent, Le jour et la nuit, La solitude de l'œuf avant l'omelette. Élie Pressmann est un compositeur. Avec des mots il tisse et il tresse des mélodies ; il concocte des arrangements et des dérangements. Des mélodies qui chantent l'amour, le désir et le monde comme il va, tour à tour en modes mineur et majeur. La musique de Pressmann balance entre légèreté et mélancolie. Elle est douce et dissonante, élégante et désabusée.

Voici donc trois pièces qui, par le hasard des choses, nous invitent à une balade sur les sentiers non balisés de l'amour. Mais est-ce bien un hasard ? Le propre d'un auteur n'est-il pas de creuser encore et encore les mêmes obsessions ? Qu'on ne s'y trompe pas ; chacune de ces œuvres joue une musique qui lui est propre : *C'est toi Vincent*, un quatuor inquiétant et étrange ; *Le jour et la nuit*, une sonate pour piano et violon ; *La solitude de l'œuf avant l'omelette*, un morceau de jazz joyeusement déjanté. Sur ces musiques, l'auteur s'y entend à faire danser femmes et hommes pour le meilleur et pour le pire.

Élie Pressmann pose ses couples fragiles entre ciel et terre, sur les fils pudiques et élégants de son écriture. Voici nos amoureux, délicats funambules, essayant d'avancer sur une corde aussi peu tendue que rectiligne. Y arrivent-ils ? Peut-être bien, tant l'auteur semble faire le pari du désir, de l'amour et de la vie. Le désir, Pressmann le fait circuler, s'insinuer d'une scène à l'autre, d'un personnage à l'autre. Ce désir de l'autre qui nous fonde en ce qu'il fonde et refonde l'altérité et l'inquiétante étrangeté de l'être aimé. Incertitudes de l'amour, incertitudes de la vie...

Inquiétante étrangeté ? Chez Pressmann l'inquiétude opère dans un balancement continu entre équilibre et déséquilibre : qu'il s'agisse de ces couples incertains évoluant sous le regard de deux peintres suspendus dans les airs ; ou bien, de ces amoureux pris au piège d'un lit flottant sur l'océan ; ou bien encore, de ces femmes et de ces hommes

s'étreignant en d'improbables et multiples combinaisons amoureuses et reproductives.

C'est toi Vincent, Le jour et la nuit, La solitude de l'œuf avant l'omelette tracent des histoires d'êtres humains, mais par les formes qu'elles empruntent (pseudo réalisme, parabole, sur-théâtralité), par les décalages inscrits dans l'écriture de l'auteur, se dessine une interrogation sur le genre humain et sur sa capacité à le rester... humain, justement. L'inquiétude d'Élie n'est jamais très loin.

Et subrepticement, Pressmann dresse le tableau d'une société où, peu à peu, personne ne se sent plus l'obligé de personne et où le lien social se dissout dans le silence, la solitude et l'indifférence d'une nuit de réveillon, d'une étendue d'eau ou d'une coquille d'œuf.

De quatuor en sonate et de sonate en fanfare, Pressmann bâtit un hymne tendrement désabusé au genre humain. Il y a dans son œuvre une leçon d'humanité. Si, comme je le crois, être humaniste c'est faire acte de résistance ; alors publier, lire et représenter Élie Pressmann, c'est résister.

Marc Dugowson

C'EST TOI VINCENT ?

à Vincent Van Gogh

« L'homme qui se demande "à quoi bon ?"
n'est déjà plus un animal, ni un esclave »

Vladimir Jankélévitch

PERSONNAGES

MARIE CAJOSTE	48 ans, sans profession
VINCENT CAJOSTE	50 ans, son mari, cadre moyen
PAUL	entre 40 et 50 ans, peintre en bâtiment
PIERRE	idem
ROSE	entre 50 et 80 ans, veuve
JEAN EPIDEO	30 ans, artiste peintre
MARIE EPIDEO	50 ans, sa femme, secrétaire de direction.

PREMIÈRE JOURNÉE

Décembre 1999

Dans une cité résidentielle, composée de gratte-ciel.

Nous sommes dans la tour « AU BON VIEUX TEMPS ».

Architecture fonctionnelle comportant cependant certains anachronismes, tels que volets métalliques, fenêtres à crémone, balconnets suspendus avec bacs à fleurs.

Cinquante étages en tous points identiques.

Cinquante salons salle à manger, les uns au-dessus des autres, qui donnent sur les cinquante chambres à coucher, les unes au-dessus des autres, de la tour d'en face.

En coupant le quatrième mur, on pourrait voir que les cinquante appartements ont presque le même mobilier. La seule chose qui les différencie, d'étage en étage, c'est un tableau qui trône soit au-dessus de la table de la salle à manger, soit au-dessus du lit de la chambre à coucher. Ces œuvres de qualité inégale aident à situer le niveau social et le sens artistique des personnages qui vont évoluer devant nous. Leur personnalité pourra se dessiner également grâce aux différents bouquets de fleurs, en vases, pots ou jardinières qui prennent l'air aux fenêtres. Il n'y a d'ailleurs pas de fenêtres puisque le quatrième mur n'existe pas. L'ouverture des persiennes, fenêtres et rideaux est suggérée par une bande sonore très précise qui donne une dimension à la fois humaine et cosmique.

Il suffira donc de changer de tableau et de fleurs pour changer d'étage ou d'appartement.

Dans cet ensemble esthétiquement correct, il y a en revanche un vice de fabrication : l'insonorisation. Dans ce cas précis c'est presque un euphémisme, il faudrait dire en effet que la sonorisation est parfaite. Tout s'entend d'appartement à appartement.

On entend presque mieux le voisin du dessus ou du dessous que le conjoint dans la pièce à côté, ce qui permet de suivre la vie sur plusieurs niveaux simultanément.

La pièce débute à l'heure des journaux radiophoniques du matin que l'on peut suivre sur différents postes privés ou nationaux entre 7 et 9 heures. De temps en temps, de-ci, de-là, la sonnerie d'un réveil matin.

La scène est restée obscure. Puis on entend le coulisement des cordons de tirage de l'ouverture d'une paire de doubles rideaux. Puis le bruit d'une crémonne de fenêtre qui résiste, que l'on secoue, qui cède enfin. Puis des volets métalliques que l'on replie. Sur ce dernier son, la lumière monte simultanément sur Marie mimant l'ouverture de ces volets. Le jour envahit le salon. Marie est en robe de chambre. Elle est belle, légèrement plantureuse. Elle respire profondément.

Elle habite l'appartement A 1207 de la Tour Ouest. Escalier A. Douzième étage.

Sur son balconnet, un pot de géranium qu'elle commence à arroser à l'aide d'un ravissant petit arrosoir. Elle s'arrête soudain pour cueillir un objet qu'elle prend d'abord pour une feuille morte. Elle l'essuie un peu entre ses doigts puis pousse un hurlement en l'identifiant.

Marie *Aaah ! C'est toi Vincent ? Aaah ! Viens vite ! Viens voir ! Aaah ! Vincent ! Vincent ! Vincent !*

Entre Vincent, un rasoir à la main, le visage couvert de crème à raser avec une grosse tâche de sang rougissant cette belle mousse blanche sur sa joue gauche. Il est en culotte de pyjama, une serviette-éponge autour du cou.

Vincent *Quoi encore ? Qu'est-ce qui se passe ?*

- Marie** *(redoublant ses cris à sa vue)* Aaah ! Aaah ! Mais...
c'est toi Vincent ?
- Vincent** Bah oui. Tu m'appelles. Je suis là. C'est moi Vincent.
- Marie** Ah ! mon Dieu. C'est bien toi. Mais ne reste pas comme
ça. Fais quelque chose. Il faut appeler le docteur. Le
SAMU. Tout de suite !
- Vincent** Qu'est-ce qu'il y a ma chérie ? Ça ne va pas ?
- Marie** Aaah ! Ne me touche pas !
- Vincent** Allons, Marie. Calme-toi. Dis-moi où tu as mal ?
- Marie** Aaaaah !
- Vincent** Qu'est-ce que tu ressens exactement ?
- Marie** Pourquoi ? Mais Pourquoi ?
- Vincent** Mais pourquoi quoi Marie ?
- Marie** Pourquoi t'es-tu fait ça ?
- Vincent** Quoi ça ?
- Marie** Mais le sang coule ! Tu saignes encore mon chéri !
- Vincent** Bien sûr ! Si tu ne hurlais pas comme ça, cela ne m'ar-
riverait pas ! Ça faisait bien six mois que je ne m'étais
pas coupé !
- Marie** *(soudain très calme)* Ah bon ! Ce n'est pas toi. Ce n'est
pas la tienne. Attention. Mets ta serviette. Ça va couler
sur la moquette !
- Vincent** Bon. Ça va mieux ?
- Marie** Ça va mieux puisque ce n'est pas toi et que c'est pas la
tienne.

Vincent Alors tant mieux si ce n'est pas moi et que c'est pas la mienne.

Vincent a l'air perplexe, mais Marie lui brandit sous le nez ce qu'elle a découvert dans la jardinière et qui n'est rien moins qu'une oreille humaine.

Marie Mais ça c'est quoi alors ? Et elle est à qui ?

Vincent Tiens ! une oreille.

Marie Tiens ! une oreille ?

Vincent Bah oui. C'est bien une oreille. Non ?

Marie Et c'est tout ce que tu trouves à dire : « Tiens ! une oreille. »

Vincent Et que veux-tu que je te dise d'autre ? À huit heures moins le quart, quand je n'ai pas encore pris mon petit déjeuner, quand je vais être certainement en retard à mon bureau, quand je me suis coupé à cause de toi et quand je saigne comme un cochon, oui je te dis : « Tiens ! une oreille. » quand tu me montres une oreille. Je pourrais te préciser une oreille gauche, à la rigueur.

Marie Et où je l'ai trouvée, à qui elle peut appartenir, cela ne t'intéresse pas ?

Vincent Écoute Marie, si on entre dans les détails maintenant, je vais être vraiment en retard. Tu me raconteras tout ça ce soir. D'accord ?

Marie Mais je l'ai trouvée là, sur notre balcon, dans le pot de géranium !

Vincent Bon. Eh bien, ça n'est pas si grave. C'est sans doute le voisin du dessus qui l'a perdue. Ou celui du quinzième. Ou celui du cinquantième en secouant sa nappe ou ses draps. Est-ce que je sais moi ? Mais ça peut pas attendre ce soir ?

Marie Et c'est tout ce que ça te fait ? Ta propre femme découvre une oreille humaine, gauche, dans son pot de géranium, sur son balcon, et toi tu vas à ton petit bureau.

Vincent Parfaitement, je vais à mon petit bureau. Et ce n'est pas la peine d'ameuter toutes les tours du quartier, on a assez d'ennuis comme ça avec tous ces cloportes de co-propriétaires et de leur comité de défense.

Marie Ça te va bien de dire ça. Si je ne m'en occupais pas, moi, où est-ce qu'on serait aujourd'hui ?

Vincent Bon d'accord ! Tu es très gentille de t'en occuper. Mais mon nouveau chef arrive tous les jours avant l'heure, et mon échelle mobile pour mon seizième mois de fin d'année, je n'ai pas envie de l'avoir dans le dos. Ça tu peux comprendre ? Alors tu poses ton oreille où tu veux, tu me fais mon café et tu me beurras deux tartines comme d'habitude pendant que je finis de me préparer.

Il sort côté jardin.

Marie Ça alors ! Mais c'est pas vrai. Vingt-cinq ans avec cet homme ! Le père de mes enfants ! Enfin, ce qui est fait est fait. Où est-ce que je vais te mettre en attendant ?

Vincent *(des coulisses)* Tout bien réfléchi, ne m'en beurre qu'une !

Marie *(scrutant l'oreille dans le creux de sa main)* Tu es joliment ourlée. Ton lobe est très mignon. Difficile de te donner un âge. *(sifflement d'une bouilloire)* En attendant...

Marie dépose l'oreille délicatement sur une soucoupe en argent qui se trouve sur un guéridon puis sort côté cour. Le sifflement cesse pour être aussitôt remplacé par le bruit d'un moulin à café. L'oreille reste seule en scène. Puis le moulin cesse à son tour pour être remplacé par le doux bruit d'un plateau de petit déjeuner que l'on dresse. En fond, on entend différents journaux radiophoniques sur des postes voisins.

- Vincent** (off) Dans le pot de géranium ?
- Marie** (off) Celle d'un homme ? Tu crois ?
- Radio** Et selon le dernier sondage : 37 % sont pour, 12 % contre et 51 % indifférents...
- Vincent** (off) Tu entends ça ? C'est honteux !
- Marie** (off) Oui, oui. Ça va mieux.
- Vincent** (off) Tu as cru que c'était la mienne ?
- Marie** (off) Ah non, y'a plus de miel !
- Radio** Comme prévu en cette fin de millénaire, l'infarctus a tué plus cette année que le cancer qui est en nette régression mais moins que le sida qui est en nette progression et grosso modo autant que les accidents de la circulation.
- Vincent** (off) J'ai une de ces faims !
- Marie** (entrant avec son plateau) La fin de quoi ?
- Vincent** (entrant à son tour rasé de frais et bien cravaté) Une faim de loup ! Mais je n'ai pas le temps.
- Marie** Je t'en ai beurré deux quand même.
- Ils s'assoient face à face. Elle sert le café, et ils déjeunent en silence.*
- Vincent** Ça a l'air de se lever.
- Marie, tout en buvant son café, a les yeux fixés sur l'oreille. Vincent avale la première tartine, prend la deuxième et la trempe dans son bol.*
- Tu avais raison.

- Marie** *(les yeux toujours rivés sur l'oreille)* De femme ou d'homme ?
- Vincent** Mais ne t'inquiète donc pas ma chérie. Quelle importance ? Tout ça finira bien par rentrer dans l'ordre.
- Marie** Ne rentre pas tard ce soir.
- Vincent** Je prends mon imper, à ton avis ?
- Marie** N'oublie pas pour ce soir.
- Vincent** Non, non. Bien sûr.
- Marie** Ne rentre pas tard, les enfants viennent dîner à huit heures.
- Vincent** Ah oui ! C'est vrai. Il y a les enfants. J'avais oublié.
- Marie** Alors à quelle heure ?
- Vincent** *(enfilant son imperméable)* Tu n'as toujours pas recousu mon bouton.
- Marie** Zut, j'ai encore oublié.
- Vincent** Bon, je serai là avant.
- Marie** Oui surtout. Sois gentil, n'oublie pas.
- Vincent** *(l'embrassant)* À ce soir ma chérie.
- Marie** Je crois qu'il va faire beau.
- Vincent** Vue de loin, comme ça, je pencherais plutôt pour une oreille de femme
- Marie** À ce soir, mon chéri. Tu vas finir par être en retard.

Vincent Ah oui, c'est vrai. *(ils s'embrassent à nouveau)*

Marie Bonne journée.

Vincent Bonne journée. (il sort)

Marie *(criant)* N'oublie pas !

Vincent *(off)* Non, non !

Marie revient vers la soucoupe et regarde attentivement l'oreille, très attentivement.

Marie Non, je ne crois pas. Moi je dirais que tu es une oreille d'homme.

Elle va à la fenêtre, regarde le ciel, respire profondément en se tenant les seins à pleines mains, puis s'étire longuement et très voluptueusement. Au loin, en bas, des voitures de pompiers, de police, et des ambulances cornent. Elle arrose sa plante. Le bruit s'estompe lorsqu'elle referme sa fenêtre. Ailleurs, au-dessus ou à côté, on entend une suite pour violoncelle seul de J. S. Bach. Puis les bruits de la rue remontent tandis qu'on découvre, du côté opposé à celui où sera situé l'ascenseur, un échafaudage volant et mobile, suspendu par des filins d'acier, sur lequel travaillent deux peintres en bâtiment. Ils peuvent apparaître ou disparaître à volonté, grâce à un treuil individuel qui leur permet de monter ou descendre. Brosse à la main, ils travaillent debout.

Paul Et toi Pierrot, qu'est-ce que tu en penses ? Qu'est-ce que tu ferais à ma place ?

Pierre Tout dépend depuis quand ça dure.

Paul Pourquoi tout dépend ?

- Pierre** Parce que tu as des doutes depuis un mois, mais si ça se trouve, Paulo, ça dure depuis des années...
- Paul** Des années... ? Salaud !
- Pierre** Je te dis ça comme ça parce que je suis ton ami, mais c'est à toi de voir.
- Paul** Tu parles d'un ami !
- Pierre** Parfaitement ton ami avec qui tu as passé la moitié de ta vie entre ciel et terre.
- Paul** Et après, qu'est-ce que ça prouve ? C'est pas parce qu'on est comme deux araignées à se partager la même toile tous les jours ouvrables que fait le bon Dieu, que tu peux pas être le dernier des salauds.
- Pierre** L'un n'empêche pas l'autre.
- Paul** L'autre quoi ?
- Pierre** L'ami !
- Paul** Des années...
- Pierre** Le salaud n'empêche pas l'ami !
- Paul** Et après ?
- Pierre** C'est à toi de voir.
- Paul** Voir quoi ?
- Pierre** Pourquoi tu te mets à avoir des doutes depuis un mois seulement.
- Paul** Parce qu'avant il n'y avait rien !

- Pierre** C'est pas croyable ce que tu peux être naïf à ton âge, malgré ce magnifique métier qui t'offre à tout instant cette superbe vue d'ensemble sur les réalités humaines !
- Paul** Écoute Pierrot, si c'est ça que tu cherches, je peux te foutre mon pinceau sur la gueule !
- Pierre** Oui, c'est ce que je voulais te dire, tu as la dialectique un peu terre à terre.
- Paul** Bon, alors maintenant tu t'écrases parce que tu me chauffes sérieusement les oreilles.
- Pierre** Bon, bon, je m'écrase...
Je m'écrase, mais tu n'es vraiment pas marrant.
- Paul** Je voudrais bien voir si tu serais plus marrant à ma place.
- Pierre** Certainement.
Ça va mieux ? Tu t'es calmé ?
Alors maintenant imagine un peu, je dis bien « **imagine seulement** » que ça fait des années que ça dure.
Tu peux essayer ?
- Paul** Bon, je peux essayer, mais c'est bien pour te faire plaisir.
(fermant les yeux pour essayer d'imaginer) Et après, qu'est-ce que ça change ?
- Pierre** Ça change, ça change qu'elle t'a pourtant rendu heureux pendant tout ce temps-là.
- Paul** Oui, justement.
- Pierre** Eh bien, quelqu'un arriverait et te dirait : « mon vieux Paul, pendant toute cette période où tu as vécu heureux, tu aurais mieux fait d'avoir des doutes »
- Paul** C'est bien ce que je pensais, tu es le dernier des salauds.

Pierre Parce que ça te suffirait pour te faire oublier tous les souvenirs de bonheur que tu as vraiment eus ?

Paul Mais bien sûr !

Pierre Décidément, je ne te comprendrai jamais.

Paul Peut-être pas tout à fait oubliés, mais ils ne remonteraient pas à la surface en premier. Ils resteraient enfouis. C'est tous les mauvais sentiments qui reviendraient. Avec ce goût amer que ça laisse dans la bouche.

Pierre Mon pauvre Paulo...

Paul (*aboyant soudain*) Quoi ! mon pauvre Paulo ? Je te demande rien et surtout pas ta pitié !

Pierre Heureusement que j'ai la santé, parce qu'il y aurait vraiment de quoi sauter par-dessus bord.

Bascule lumière pour quitter Pierre et Paul et retourner dans un appartement. Chez Rose. On entend à nouveau la même suite de Bach. Rose vit seule. Noire veuve depuis toujours. Elle peut sembler un peu au bord de la raison par certains de ses actes. Mais elle a sans doute sa logique. D'aucuns la trouveraient bonne à mettre à l'asile, mais elle n'est pas du tout impotente. Bien au contraire, alerte et très vivace.

Quand la lumière remonte, elle est en train d'astiquer sa ménagère en argent. Elle en est au couteau à découper le gigot qu'elle polit et repolit avec une grande concentration. Soudain on entend crier des voix venant du voisinage :

Jean (*off*) Madeleine ! Madeleine ! Viens voir ce que j'ai trouvé !

Rose s'immobilise très intéressée.

Ça alors ! Non mais ça alors ! Pour une surprise, c'est une surprise ! Madeleine ! Viens vite voir !

Madeleine (off) Qu'est-ce qui se passe, Jeannot ? Je vais être en retard !

Jean (off) Arrive donc que je te dis ! Tu ne seras pas déçue. Comme c'est curieux ! Allez viens ! Ne fais pas la sourde oreille !

*Jean se met à rire aux éclats à n'en plus pouvoir.
Rose suit toujours la situation avec autant d'intérêt.*

Madeleine (off) Mais qu'est-ce qui se passe ?

Jean (off et toujours dans son fou rire) Devine ce que j'ai dans la main ?

Madeleine (off) Écoute chéri, j'ai pas le temps !

Jean (off) Allez ! Devine ?

Madeleine (off) Comment veux-tu ? C'est mou ? C'est dur ?

Jean (off) Les deux !

Madeleine (off) Les deux ? Bon je suis pressée, on verra ça ce soir !

Jean (off et redoublant de rire) Alors tu donnes ta langue au chat ?

Madeleine (off) Ah ! mon Dieu ! Mais c'est une...

Rose tousse et sa toux couvre la fin de la phrase.

Jean (off) Eh oui ! C'en est bien une !

Madeleine (off) Mais c'est une vraie ?

Jean (off) Tout ce qu'il y a de plus vrai.

Madeleine (off) Mais où tu l'as trouvée ? C'est dégoûtant !

Jean (off) Dans le carton à ...

Rose tousse.

... juste à côté du ...

Rose retousse.

Madeleine (off) Ça alors !

Jean (off) C'est drôle non ?

Madeleine (off) Bon, allez, à ce soir. Tâche de savoir d'où elle vient.

Jean (off) Oui, à ce soir ma chérie. Tu rapportes le pain ?

Madeleine (off) Oui, oui et n'oublie pas d'allumer le four à moins le quart.

Jean (off) Tu devrais prendre ton parapluie, ça a l'air de se gêter.

On entend une rafale de mitraillette. Rose qui était suspendue à la conversation se détend pour aller à la fenêtre pour voir d'où ça vient. Deuxième rafale de mitraillette suivie d'une explosion. Elle revient en haussant les épaules, l'air de dire : « Toujours la même chose ». Elle prend sur sa table un joli petit pot en étain. Elle retire le couvercle qu'elle garde dans une main, puis de l'autre elle approche le pot de sa bouche, très près, comme si elle allait boire dedans, mais en fait c'est pour y parler comme dans un micro. On n'entend pas distinctement ce qu'elle dit, mais de temps en temps on peut attraper une brîbe de mot de-ci de-là. Pourtant,

l'essentiel de ses confidences entre dans ce pot intime qu'elle referme à l'aide du couvercle immédiatement après « l'enregistrement » de chacune de ses confessions.

Rose Je le savais... longtemps... voyous... amour... toujours... assassins... organiques... nique-nique... secs-secs... pourris... salauds... liberté... Verdun... Champagne...

Radio Le temps restera incertain toute la journée, entrecoupé de fortes rafales et de belles éclaircies avec des températures en baisse.

*Rafales de mitraillette. Explosions diverses.
Voiture de police.
Noir progressif sur Rose qui, imperturbable, poursuit son « enregistrement ».
Bascule lumière sur Pierre et Paul toujours suspendus entre souvenirs et réalité.*

Paul Elle ne rit plus.

Pierre Plus du tout ?

Paul Non, plus jamais. Tu te souviens comme il était beau son rire !

Pierre Oui, oui, je m'en souviens très bien.

Paul Alors tu comprends pourquoi, quand ça s'arrête brusquement comme ça, tu te mets à avoir des doutes.

Pierre Ça ne veut rien dire.

Paul Même plus un sourire, du jour au lendemain.

Pierre C'est peut-être pas à cause de toi.

Paul Sans le rire d'une femme, c'est tout vide une maison.

Pierre C'est peut-être pas non plus grâce à un autre.

- Paul** Je ne sais pas où elles vont chercher ça, mais ça m'a toujours fait un effet terrible.
- Pierre** On pense toujours à des raisons compliquées.
- Paul** Ça leur sort à la fois par le ventre et par la gorge.
- Pierre** Mais c'est sûrement bien plus simple.
- Paul** On dirait qu'elles accouchent et qu'elles naissent en même temps.
- Pierre** La pression atmosphérique par exemple.
- Paul** C'est quelque chose entre le chant, la parole et le cri.
- Pierre** Il faut dire qu'avec ce temps pourri...
- Paul** Tiens, rien que d'en parler, ça me donne la chair de poule.
- Pierre** Non mais, tu as vu cette lumière encore aujourd'hui. Ça fait combien d'années que ça dure cette saloperie de temps ? Dis-moi Paul, depuis combien de siècles on clapote dans cette purée de merde ?
- Paul** Ça fait bien un mois.
- Pierre** Alors tu vois, ça coïncide. C'est peut-être rien que pour ça, tout simplement, qu'elle ne rit plus.
- Paul** Tu es gentil, mais ça n'y change rien.
- Pierre** Comment ça ?
- Paul** Avant j'avais l'impression d'être plus fort que tout et il pouvait bien y avoir la tempête dehors, quand je rentrais, j'étais le soleil, tu comprends.
- Pierre** Tu ferais bien de le faire un peu maintenant « ton soleil » parce que j'ai mes rhumatismes qui travaillent dur.

- Paul** Mais c'est ça le drame, je ne peux plus. Il fait aussi froid dedans. Alors elle ne rit plus. Et on se retrouve comme deux pierres glacées au fond du lit.
- Pierre** C'est pas tellement le froid que cette saloperie d'humidité.
- Paul** Deux pierres tombales, je te dis.
- Pierre** Tout à l'heure à la météo, ils ont annoncé une « éventuelle possibilité d'éclaircies ».
- Paul** Tu parles ! C'est pour remonter le moral des troupes. Si tu veux mon avis...
- Pierre** Oui mon grand, vas-y, donne-moi ton avis.
- Paul** Comme disait ma grand-mère : « **Tout châ ch'é d'la politik !** »
- Pierre** T'as raison. Heureusement qu'ils le remontent le moral des troupes, parce que déjà qu'il se jette par les fenêtres, deux, trois quidams par jour et par tour, sans leurs bonnes nouvelles pleines d'espoir, ce serait une véritable hécatombe.
- Paul** Tiens ! J'en ai pas encore vu passer aujourd'hui.
- Pierre** Si ça continue à cette cadence, d'ici la fin de l'année on va se retrouver tous les deux sur notre balançoire, seuls survivants de cette cité.
- Paul** Qu'est-ce que je donnerais pas pour l'entendre rire encore une fois. Une seule fois !
- Pierre** Depuis le temps qu'on en parle de cette fameuse fin d'année, fin de siècle, fin de millénaire, fin, fin, fin, eh bien on va finir par y arriver !

- Paul** Eh oui ! Tu vois, je pensais bien y arriver avec Héroïse et ça ne m'inquiétait pas du tout. Ça aurait été un 31 décembre comme un autre, mais là maintenant, je n'arrive pas à m'imaginer tout seul à zéro heure, zéro minute et une seconde le 1^{er} janvier 2000...
- Pierre** Si elle n'est pas là, tu viendras à la maison et on fera le réveillon ensemble.
- Paul** Et pourtant son rire, je l'ai encore gravé là, au fond de l'oreille, mais je sens qu'il va foutre le camp, que la cire va fondre... Ça me fout les boules...
- Pierre** Je vais demander à Jeanne. Hein ? Qu'est-ce que t'en penses ?
- Paul** Tu veux pas rire un peu, Pierrot, ça me ferait du bien.
- Pierre** Là comme ça ? Là tout de suite ? C'est pas facile !
- Paul** Tu es mon ami ? Alors essaye, là comme ça, là tout de suite. Allez, pousse un peu pour fêter toutes ces fins qui nous arrivent !

Pierre essaye de rire. Timidement d'abord et ça ressemble plutôt à un caquètement de vieille poule, ce qui fait glousser Paul, ce qui entraîne Pierre à rire plus naturellement et les fait terminer tous deux dans un rire franc et joyeux comme si tout allait bien au monde et que la femme de Paul n'allait jamais le quitter.

Bascule lumière sur l'appartement de Madeleine et Jean au moment où ils échangent les mêmes répliques qu'ils échangeaient un instant plus tôt, lorsque nous nous trouvions chez Rose. Une sorte de petit retour en arrière, comme si le temps était suspendu et que toutes ces actions se passaient simultanément. Jean est en train de montrer à Madeleine quelque chose dans le creux de sa main.